Entretien publié en Italie en juin 2006

TRADITIONS D'EUROPE

1) Dans votre dernier livre traduit en italien, *Tradizioni d'Europa* (Controcorrente, Napoli 2006), vous utilisez ce mot au pluriel et avec la minuscule (traditions), tandis que le courant de pensée traditionaliste (Guenon, Evola, etc.), l'utilise au singulier et avec la majuscule (Tradition), ce qui me fait penser que votre idée de tradition est quelque peu (ou très) différente…

En effet. Ceux qui parlent de la Tradition avec une majuscule font en général allusion à une Tradition « primordiale » remontant à la nuit des temps, porteuse d'un savoir dont les grandes religions auraient recueilli des éléments épars et qu'une démarche inductive permettrait éventuellement de reconstituer. Cette Tradition « primordiale » m'a toujours paru assez nébuleuse, et les reconstitutions que l'on a pu en proposer doivent à mon avis plus aux capacités imaginatives des « traditionalistes » qu'à la réalité d'une telle Tradition. Les traditions dont je parle dans mon livre sont bien différentes. Elles correspondent à la définition la plus commune du terme : il s'agit de ces innombrables traditions populaires qui, durant des siècles, ont rythmé le cycle de la vie et l'alternance des saisons chez les peuples européens. Elles ne sont pas porteuses d'un « savoir », mais n'ont cessé de contribuer au vivre-ensemble des communautés humaines. Loin d'avoir disparu à des dates extrêmement reculées, elles sont restées bien vivantes jusqu'à un passé récent, en sorte que l'on dispose à leur sujet d'une documentation très fiable.

2) Les traditions dont vous parlez dans *Tradizioni d'Europa* remontent au paganisme. Vous avez aussi dédié un livre a ce sujet. Le paganisme est-il, a votre avis, un thème encore actuel ? Peut-il encore nous apprendre quelque chose ? Ne risque-t-on pas de tomber dans le folklore ?

Beaucoup de traditions populaires remontent au paganisme, mais le christianisme a aussi contribué à leur mise en forme. La fête de Noël, pour ne citer qu'elle, est à l'origine la grande fête du solstice d'hiver – le moment où, au cœur de la nuit, les hommes affirment leur confiance dans le prochain retour du Soleil –, mais c'est aussi bien sûr la date que l'Eglise a (tardivement) retenue pour commémorer la naissance de Jésus. Il est d'ailleurs bien connu que, lors de l'évangélisation de l'Europe, le christianisme a repris à son compte de nombreux éléments traditionnels venus du paganisme en leur donnant simplement une autre portée ou une autre signification. Le Moyen Age a été la période privilégiée de ce syncrétisme.

Le paganisme est pour moi un thème tout à fait actuel, puisque nous en sommes, que nous le voulions ou non, les héritiers. Encore faut-il ne pas en donner une représentation, je ne dirais pas « foklorique » (le *folk-lore* est éminemment respectable), mais caricaturale ou sectaire. Je n'ai pas la moindre sympathie pour la plupart des groupuscules néopaïens, dont les activités me paraissent relever, au même titre que la vogue du « New Age », de cette « religiosité seconde » dont Spengler faisait l'un des traits caractéristiques de la modernité. Le passé païen ne reviendra pas, mais nous pouvons toujours trouver profit à nous référer à certaines de ses valeurs ou de ses représentations symboliques. Je parlerai ici, non pas de *retour*, mais de *recours* au paganisme. Et je rappellerai aussi que le paganisme, ce ne sont pas seulement les traditions populaires, mais tout ce qui nous vient de l'Antiquité. Le paganisme, c'est aussi Aristote, Homère et l'empire romain !

3) Étymologiquement, « tradition » renvoie au verbe latin *tradere*, qui veut dire « transmettre ». Mais qu'est-ce que on peut transmettre dans un monde comme le nôtre, où tout change à un rythme forcené ?

La transmission est en effet directement menacée dans un monde où, le futur n'inspirant plus d'espoirs (mais nourrissant plutôt des angoisses) et le passé étant aujourd'hui de plus en plus oublié, nos contemporains ont tendance à vivre dans l'éphémère d'un perpétuel présent. L'accélération des innovations technologiques aggrave encore la situation, dans la mesure où l'expérience des anciennes générations est de moins en moins transmissible aux nouvelles, puisque chaque génération grandit désormais dans un univers que la précédente n'a pas connu. Il n'en est que plus nécessaire de réagir contre cette tendance en s'employant à transmettre, non seulement du savoir, mais aussi des attitudes mentales. Pour reprendre l'expression de Serge Latouche, l'objectif est de « décoloniser l'imaginaire ». On ne peut le faire qu'en réhabilitant la pensée critique, laquelle suppose déjà une curiosité dont les jeunes d'aujourd'hui, captivés par les modes du moment, ne font preuve que rarement.

4) Le catholicisme, avec Jean-Paul II et maintenant avec Benoît XVI, se propose comme la religion grâce à laquelle l'Europe pourra retrouver ses racines et ses traditions plus authentiques. Est-ce que vous vous ralliez à cette opinion ?

La laïcisation des sociétés occidentales a eu pour effet de rabattre la vie religieuse sur le domaine privé. Même les catholiques traditionalistes ne croient plus aujourd'hui que la religion puisse, comme dans le passé, constituer le cadre de référence de la société globale. La foi, en d'autres termes, est devenue une affaire individuelle dans la mesure même où elle ne peut plus prétendre régir les comportements de tous. L'Eglise peut bien retrouver aujourd'hui une certaine « visibilité », ses représentants les plus qualifiés peuvent bien se voir reconnaître par les pouvoirs publics un statut d'« autorités morales », on ne reviendra pas en arrière. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en désole, au moins dans nos contrées, l'Eglise ne sera plus la clé de voûte de la société (ce qui ne l'empêchera pas bien entendu de continuer d'exercer son influence sur des individus ou des groupements d'individus). On note d'ailleurs, chez beaucoup de « croyants », une tendance révélatrice à se composer une sorte de spiritualité à la carte, qui entre en parfaite consonance avec l'individualisme ambiant.

Le récent débat sur les « racines chrétiennes » de l'Europe était à cet égard complètement faussé. Parler de « racines » renvoie nécessairement aux origines. Or, aux origines, l'Europe n'était pas chrétienne, mais païenne : lorsque le christianisme est né, la civilisation européenne avait déjà derrière elle plusieurs millénaires d'existence. Bien entendu, le christianisme a ensuite représenté un élément constituant de l'histoire de l'Europe dont je serais le dernier à sous-estimer l'importance. Mais l'histoire et les origines sont des choses différentes. Le christianisme, d'ailleurs, n'a-t-il pas lui-même des origines mêlées ?

5) En Italie, ce discours de Benoît XVI a séduit un certain nombre d'intellectuels libéraux (chez nous, on les appelle « athées dévots ») comme, par exemple, l'ancien président du Sénat Marcello Pera. Que pensez-vous de ce mélange entre libéralisme et catholicisme ?

L'Eglise catholique ayant toujours condamné le libéralisme, je vois mal ce qui pourrait sortir d'un tel « mélange ». Mais il est vrai qu'il y a toujours eu des non-croyants pour considérer que la religion peut jouer un rôle *utile* dans la vie des sociétés. Dans une telle optique, le prêtre devient une sorte d'adjuvant du gendarme, voire le dispensateur du célèbre « opium du peuple » dont parlait Karl Marx : la croyance fonctionnerait comme un « rappel à l'ordre » permettant de désarmer les « classes dangereuses ». Cette vision de la religion, de nature essentiellement instrumentale, utilitaire et fonctionnaliste, me semble assez méprisable. D'un point de vue authentiquement religieux, elle a même quelque chose d'humiliant. Elle traduit aussi une ignorance complète de ce qu'est véritablement la foi.

6) Est-il possible de *créer* des traditions ? Autrement dit, une tradition est-elle le fruit d'une construction rationnelle ou naît-elle de l'inconscient des peuples ?

Les traditions ne sont pas éternelles. Elles ont toutes eu un début, et beaucoup d'entre elles ont eu ou auront une fin. Il est important de le rappeler, car nous avons tout naturellement tendance à opposer « tradition » et « nouveauté ». Or, toutes les traditions ont commencé par être des nouveautés ! Mais il ne s'est pas agi de novations radicales, nées de la libre volonté des hommes. Il faut plutôt imaginer leur mise en place comme résultant d'une lente sédimentation dans laquelle le mode de vie, les circonstances historiques, les transformations du vivre-ensemble, et aussi bien sûr l'inconscient des peuples, ont joué un rôle de premier plan. C'est la raison pour laquelle il ne faut pas renvoyer systématiquement les traditions au passé. Il y a une façon de vouloir « maintenir vivantes » les traditions qui n'en fait qu'un spectacle à consommer parmi d'autres, ce qui leur enlève tout intérêt. N'oublions pas non plus que, lorsque les traditions populaires étaient les plus vivantes et les plus agissantes, elle n'étaient pas considérées comme telles, mais plutôt comme un cadre quasi naturel rythmant l'existence sociale-historique. Dès l'instant où l'on peut objectiver la notion même de tradition, c'est que celle-ci est déjà menacée. On pourrait dire la même chose de l'identité : elle ne se pose comme question que lorsqu'on l'a déjà perdue (ou qu'on est en passe de la perdre). Pour répondre plus précisément à votre question, je dirais donc qu'il n'est pas possible de *créer* des traditions, au sens du volontarisme rationnel, mais qu'il est parfaitement possible de mettre en place certaines conditions d'existence collective qui permettront à de nouvelles traditions d'apparaître. Le regain d'importance des communautés, le renouveau du localisme, pourraient aller dans ce sens.

7) Peut-être la bourgeoisie est-elle la classe la plus anti-traditionnelle de l'histoire. Marx le savait très bien. En effet, dans son *Manifeste du parti communiste*, il fait l'éloge de son caractère révolutionnaire, qui semble confirmé dans cet âge de mondialisation. Cependant, voyez-vous dans notre société des traces, même faibles, d'une renversement de la situation ? Y a-t-il des acteurs sociaux et politiques qui pourraient bouleverser les choses ?

Marx avait tout à fait raison : la bourgeoisie peut se définir comme la classe qui n'a pu se donner un avenir qu'en s'arrachant à toutes les déterminations sociales et symboliques du passé. C'est ainsi qu'elle a pu mettre au poste de commande des valeurs économiques et marchandes que les sociétés traditionnelles s'étaient toujours employées à dévaloriser, dans la mesure même où elles avaient partie liée avec la nécessité, c'est-à-dire avec le contraire de la liberté. Il me semble que cette évolution se heurte aujourd'hui à ses limites intrinsèques : le système de l'argent périra par l'argent ! L'idée que la valeur se

ramène au prix du marché, que toute chose peut être achetée ou vendue, est contestée désormais dans les milieux les plus différents. La « marchandisation du monde » et le modèle anthropologique d'un homme qui ne serait que producteur et (surtout) consommateur, commence à être battue en brèche. Il reste à savoir ce qu'il adviendra à l'avenir de ce combat proprement *titanesque* entre les forces homogénéisantes et les forces « différentialistes ». Nous sommes dans une époque de transition. Le monde que nous avons connu s'est déjà effondré, tandis que nous ne pouvons que nous interroger sur celui qui lui succédera. La plus grande erreur serait d'analyser le monde qui vient avec des instruments conceptuels obsolètes. Une seule chose est sûre : l'histoire est toujours ouverte.